

Texte 1 – Pierre Corneille, *Médée*, Acte I scène 4 (extrait), 1635

Jason vient d'abandonner son épouse, la magicienne Médée, mère de ses deux enfants, pour épouser la fille de Créon, roi de Corinthe. Dans ce monologue, Médée médite sa vengeance et après avoir invoqué les dieux, apostrophe les Furies, divinités infernales qui doivent exécuter sur les coupables les sentences des juges.

Médée
Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, Furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce¹ étroit
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,
5 Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez les âmes ;
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers ;
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers.
Apportez-moi du fond des antres de Mégère²
10 La mort de ma rivale, et celle de son père,
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux³,
Quelque chose de pis⁴ pour mon perfide époux :
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince ;
15 Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse ;
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice ;
Et que mon souvenir jusque dans le tombeau
20 Attache à son esprit un éternel bourreau.
Jason me répudie ! et qui l'aurait pu croire ?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?

M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
25 Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
30 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
35 Je le ferai par haine ; et je veux pour le moins
Qu'un forfait⁵ nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;
Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,
S'égle aux premiers jours de notre mariage,
Et que notre union, que rompt ton changement,
40 Trouve une fin pareille à son commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère ;
Des crimes si légers furent mes coups d'essai :
Il faut bien autrement montrer ce que je sais⁶ ;
45 Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier
[ouvrage
Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

1. Commerce : relation 2. L'une des Furies. 3. Colère. 4. Pire. 5. Acte terrible. 6. Sais (rime pour l'œil).

Texte 2 – Victor Hugo, *L'Homme qui rit*, Livre Huitième, Chapitre VII, 1869

Gwynplaine a été abandonné lorsqu'il était enfant par les « comprachicos », bandits saltimbanques, qui opèrent les êtres pour en faire des monstres. Le sourire permanent qui a été taillé au couteau sur sa figure lui a valu le surnom de l'Homme-qui-rit, un phénomène de foire. Il obtient la certitude qu'il est le fils d'un Lord et qu'il a été rendu méconnaissable pour ne jamais pouvoir prétendre à la succession de son père. Restitué dans ses droits, il prend la parole pour la première fois dans la chambre des Lords, où il a été accueilli par une foule moqueuse.

Il y a toujours quelqu'un qui dit le mot où tout se résume.

Lord Scarsdale traduisit en un cri l'impression de l'assemblée :

- Qu'est-ce que ce monstre vient faire ici ?

5 Gwynplaine se dressa, éperdu et indigné, dans une sorte de convulsion suprême. Il les regarda tous
fixement.

- Ce que je viens faire ici ? Je viens être terrible. Je suis un monstre, dites-vous. Non, je suis le peuple. Je suis une exception ? Non, je suis tout le monde. L'exception, c'est vous. Vous êtes la chimère¹, et je suis la réalité. Je suis l'Homme. Je suis l'effrayant Homme-qui-Rit. Qui rit de quoi ? De vous. De lui. De tout. Qu'est-ce que son rire ? Votre crime, et son supplice. Ce crime, il vous le jette à la face ; ce supplice, il vous le crache au visage. Je ris, cela
10 veut dire : Je pleure.

Il s'arrêta. On se taisait. Les rires continuaient, mais bas. Il put croire à une certaine reprise d'attention. Il respira, et poursuivit :

- Ce rire qui est sur mon front, c'est un roi qui l'y a mis. Ce rire exprime la désolation universelle. Ce rire veut dire haine, silence contraint, rage, désespoir. Ce rire est un produit des tortures. Ce rire est un rire de force. Si
15 Satan avait ce rire, ce rire condamnerait Dieu. Mais l'éternel ne ressemble point aux périssables² ; étant l'absolu, il est le juste ; et Dieu hait ce que font les rois. Ah ! vous me prenez pour une exception ! Je suis un symbole. O tout-puissants imbéciles que vous êtes, ouvrez les yeux. J'incarne tout. Je représente l'humanité telle que ses maîtres l'ont faite. L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain. On lui a déformé le droit, la justice, la
20 vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les yeux, les narines et les oreilles ; comme à moi, on lui a mis au cœur un cloaque³ de colère et de douleur, et sur la face un masque de contentement. Où s'était posé le doigt de Dieu, s'est appuyée la griffe du roi. Monstrueuse superposition.

Évêques, pairs⁴ et princes, le peuple, c'est le souffrant profond qui rit la surface. Milords⁵, je vous le dis, le peuple, c'est moi.

1. Monstre mythique à tête et poitrail de lion, ventre de chèvre, queue de dragon, crachant des flammes. 2. Dieu ne ressemble pas aux mortels. 3. Lieu malsain. 4. Membre de la chambre des Lords. 5. Mes seigneurs.

Texte 3 - Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, acte II, tableau II, 1960

Dans une petite ville de province, un rhinocéros a envahi la rue principale. Progressivement, la population s'habitue à voir des rhinocéros jusqu'à ce qu'une pathologie se déclare : la rhinocérite, ou métamorphose de l'homme en rhinocéros. Bérenger exprime son refus de perdre son statut d'homme à son ami Jean, à qui il a rendu visite, quand Jean se met à se comporter de façon étrange.

- BÉRENGER. Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...
- JEAN, *toujours dans la salle de bains*. Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.
- BÉRENGER. Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.
- 5 JEAN. Brrr... (*Il barrit presque.*)
- BÉRENGER. Je ne savais pas que vous étiez poète.
- JEAN. (*Il sort de la salle de bains.*) Brrr... (*Il barrit de nouveau.*)
- BÉRENGER. Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...
- 10 JEAN, *l'interrompant*. L'homme... Ne prononcez plus ce mot !
- BÉRENGER. Je veux dire l'être humain, l'humanisme...
- JEAN. L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule. (*Il entre dans la salle de bains.*)
- BÉRENGER. Enfin, tout de même, l'esprit...
- JEAN, *dans la salle de bains*. Des clichés ! vous me racontez des bêtises.
- 15 BÉRENGER. Des bêtises !
- JEAN, *de la salle de bains, d'une voix très rauque, difficilement compréhensible*. Absolument.
- BÉRENGER. Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?
- JEAN. Pourquoi pas ? Je n'ai pas vos préjugés.
- 20 BÉRENGER. Parlez plus distinctement. Je ne vous comprends pas. Vous articulez mal.
- JEAN, *toujours de la salle de bains*. Ouvrez vos oreilles !
- BÉRENGER. Comment ?
- JEAN. Ouvrez vos oreilles. J'ai dit : pourquoi ne pas être rhinocéros ? J'aime les changements.
- BÉRENGER. De telles affirmations venant de votre part... (*Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.*) Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête ! (*Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.*) Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.
- JEAN, *à peine distinctement*. Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte, vêtements, ça gratte. (*Il fait tomber le pantalon de son pyjama.*)
- 30 BÉRENGER. Que faites-vous ? Je ne vous reconnais plus ! Vous si pudique d'habitude !
- JEAN. Les marécages ! les marécages !
- BÉRENGER. Regardez-moi ! Vous ne semblez plus me voir ! Vous ne semblez plus m'entendre !
- JEAN. Je vous entends très bien ! Je vous vois très bien ! (*Il fonce vers Bérenger tête baissée. Celui-ci s'écarte.*)
- 35 BÉRENGER. Attention !
- JEAN, *soufflant bruyamment*. Pardon !
- Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains.*
- BÉRENGER *fait mine de fuir vers la porte de gauche puis fait demi tour et va dans la salle de bains à la suite de Jean en disant* : je ne peux tout de même pas le laisser comme cela, c'est un ami. (*de la salle de bains*) Je vais appeler le médecin ! C'est indispensable, indispensable, croyez-moi.
- 40 JEAN, *de la salle de bains*. Non.
- BÉRENGER, *dans la salle de bains*. Si. Calmez-vous, Jean ! Vous êtes ridicule. Oh ! votre corne s'allonge à vue d'œil !... Vous êtes rhinocéros.
- JEAN (*dans la salle de bains*). Je te piétinerai ! Je te piétinerai !

Texte 4 – Wajdi Mouawad, *Incendies*, Quatrième partie, « Incendie de Sarwane », Scène 31 (extrait), « L'homme qui joue », 2009, Léméac

Nawal vient de mourir et a chargé ses enfants jumeaux dans son testament de retrouver leur père ainsi que leur frère, dont ils ignoraient l'existence. Dans la dernière partie de la pièce, Nihad, l'enfant que Nawal a eu quand elle avait quinze ans, et qu'elle a été contrainte d'abandonner, apparaît sur scène. Nous sommes dans les années 80.

Un jeune homme en haut d'un immeuble.

Seul. Walkman¹ (modèle 1980) sur les oreilles.

Fusil à lunette en guise de guitare, il interprète avec passion les premiers accords de The Logical song de Supertramp².

5 NIHAD (marquant la guitare puis chantant à tue-tête).

Kankinkankan, boudou (4 fois)

10 *Lorsque la chanson débute, son fusil passe du statut de guitare à celui de micro. Son anglais est approximatif. Il chante le premier couplet.*

Soudain, son attention est attirée par quelque chose au loin.

Il épaula son fusil, rapidement, vise tout en continuant à chanter.

Il tire un coup, recharge très rapidement.

15 *Tire de nouveau en se déplaçant. Tire de nouveau, recharge, s'immobilise et tire encore.*

Très rapidement, Nihad se saisit d'un appareil. Il le braque dans la même direction, il fait le point, prend la photo. Il reprend la chanson.

Il s'arrête soudainement. Il se plaque au sol. Prend son fusil et vise tout près de lui.

Il se lève d'un coup et tire une balle. Il court vers l'endroit où il a tiré. Il a laissé son walkman qui continue à jouer.

20 *Nihad est debout, toujours au même endroit. Il revient, tirant par les cheveux un homme blessé. Il le projette au sol.*
L'HOMME. Non ! Non ! Je ne veux pas mourir !

NIHAD. « Je ne veux pas mourir ! » « Je ne veux pas mourir ! » C'est la phrase la plus débile que je connaisse !

L'HOMME. Je vous en prie, laissez-moi partir ! Je ne suis pas d'ici. Je suis photographe.

NIHAD. Photographe ?

25 L'HOMME. Oui ... de guerre ... photographe de guerre.

NIHAD. Et tu m'as pris en photo ... ?

L'HOMME Oui ... Je voulais prendre un franc-tireur³ ... Je vous ai vu tirer. .. je suis monté ... mais je peux vous donner les pellicules ...

30 NIHAD. Moi aussi, je suis photographe. Je m'appelle Nihad. Photographe de guerre. Regarde. C'est moi qui ai tout pris.

Nihad lui montre photo sur photo.

L'HOMME. C'est très beau ...

NIHAD. Non ! Ce n'est pas beau. La plupart du temps on pense que ce sont des gens qui dorment. Mais non. Ils sont morts. C'est moi qui les ai tués ! Je vous jure.

35 L'HOMME. Je vous crois ...

Fouillant dans le sac du photographe, Nihad sort un appareil photographique à déroulement automatique muni d'un déclencheur souple. Nihad regarde dans le viseur et mitraille l'homme de plusieurs photos. Il tire de son sac un gros ruban adhésif et attache l'appareil photo au bout du canon de son fusil.

Qu'est-ce que vous faites ...

40 *L'appareil est bien fixé.*

Nihad relie le déclencheur souple à la gâchette de son fusil.

Il regarde dans le viseur de son fusil et vise l'homme.

Qu'est-ce que vous faites ? ! Ne me tuez pas ! Je pourrais être votre père, j'ai l'âge de votre mère ...

45 *Nihad tire. L'appareil se déclenche en même temps. Apparaît la photo de l'homme au moment où il est touché par la balle du fusil. Il s'adresse à l'homme mort.*

NIHAD. Kirk, I am very happy to be here at « 'T.V. Show »⁴ ...

Thank you to you, Nihad. So Nihad, what is your nesxt song ?

My nexst song will be a love song.

A love song !

50 Yes, a love song, Kirk.

It is new on your carrière, Nihad.

You know, well, I wrote this song when it was war. War on my country. Yes, one day a woman that I love died. Yes. Shouting by a sniper. I feel a big crash in my hart. My hart colaps. Yes. I crie. And I wrote this song.

It will be a plasir to heare your love song, Nihad..

55 No problème, Kurk.

1. Lecteur de cassettes portable. 2. Chanson de 1979. 3. Combattant qui n'appartient pas à une armée régulière. 4. L'orthographe restituée l'anglais approximatif de Nihad.